Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 6 (1870)

Heft: 10

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DIEU — HUMANITÉ — PATRIE

NEUCHATEL. 15 MAI 1870.

6me année. N° 10.

L'ÉDUCATEUR

REVUE PÉDAGOGIQUE

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ DES INSTITUTEURS DE LA SUISSE ROMANDE

et paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

SOMMAIRE.—Intérêts de la Société (la grande réunion d'août).—Lacune dans les études pédagogiques. — Correspondances: Grandchamp, Neuchâtel. — Anecdote scolaire. — Chronique scolaire.

Intérêts de la Société.

Le troisième congrès de la Société des instituteurs de la Suisse romande, qui doit avoir lieu cette année à Neuchâtel, a été définitivement fixé aux MERCREDI et JEUDI 20 et 21 JUILLET. La certitude de pouvoir profiter des locaux qui seront préparés pour la fête fédérale de chant et pour celle des officiers, a engagé le Comité directeur à avancer le temps ordinaire de cette réunion. L'époque étant ainsi arrêtée, nous engageons vivement tous les membres de la Société qui comptent se rendre à Neuchâtel, — et nous espérons qu'ils seront nombreux, — à bien vouloir s'annoncer, dès à présent, auprès du soussigné, afin que les billets de logements, cartes de fête, etc., etc., puissent se préparer d'avance, sans encombrement

ni précipitation. On peut s'inscrire individuellement, ou collectivement en mentionnant si l'on désire être logés ensemble. Nous ferons tout ce qui sera possible pour recevoir convenablement nos hôtes; mais, afin de couper court à toute réclamation ou contestation, *nous déclarons formellement ne vouloir prendre aucune responsabilité à l'égard de ceux qui ne se seront pas annoncés en temps voulu*. Le registre d'inscriptions est ouvert jusqu'au 15 juin.

L'*exposition scolaire*, ce complément intéressant et obligé de nos congrès pédagogiques, sera organisée pour le commencement du mois de juillet, et elle restera ouverte pendant les trois fêtes des chanteurs, des officiers et des instituteurs. Elle sera installée dans le beau et vaste local des expositions de peinture, la *Galerie Léopold Robert*, mis obligeamment à notre disposition pour la circonstance. Les envois pour l'exposition peuvent se faire dès maintenant, et le terme fatal est fixé au lundi 27 juin. Ils seront adressés FRANCO à M. J. Jacot, instituteur, à Neuchâtel, avec la suscription : « *Exposition scolaire de 1870.* »

Vingt-deux rapports de sections, dont quatorze du canton de Vaud, sept de Neuchâtel et un de Genève, nous sont parvenus. Comme les rapports généraux seront imprimés et distribués avant la réunion, il importe que MM. les rapporteurs de conférences se hâtent, s'ils ne veulent pas s'exposer à voir leurs travaux passés sous silence.

Avec ce numéro, nous envoyons les chœurs destinés à être exécutés à la fête. Des circonstances exceptionnelles ne nous ont pas permis de les expédier plus tôt. Nous savons que le temps est court, mais nous croyons que nos chants réussiront quand même, grâce au zèle et au courage des nombreux amis de l'art musical que nous avons le bonheur de compter dans nos rangs, et auxquels nous faisons un appel d'honneur.

Chers collègues,

Préparez-vous à venir nombreux à Neuchâtel les 20 et 21 juillet : une hospitalité simple, mais cordiale vous y sera préparée, et vous y trouverez des amis et des frères qui seront heureux de vous serrer la main, et de s'entretenir quelques instants avec vous des joies comme des tribulations de notre vocation commune.

Le président de la Société, A. BIOLLEY.

Une lacune dans les études pédagogiques.

« *Quels sont les meilleurs moyens à employer pour faire la culture harmonique de toutes les facultés de l'âme?* » Cette question posée dans l'un des numéros de l'*Educateur* le printemps passé, et qui est restée sur le carreau, nous a suggéré une foule de réflexions dont nous prenons la liberté de soumettre quelques-unes à l'*Educateur*, au risque de troubler la quiétude de quelques-uns de nos collègues. Mais vous me pardonnerez sans doute si je ressemble quelque peu à ce vieux gentilhomme polonais qui préférait une orageuse liberté à une tranquille servitude.

La culture harmonique de *toutes les facultés* est certes la question la plus importante en éducation, car l'éducation, dans quelle condition sociale, dans quel degré d'instruction que vous l'entendiez, a toujours pour but principal la culture et le développement de l'âme entière. Nous ne saurions vraiment pas quel autre but l'on pourrait assigner à l'étude et à l'enseignement. A ce prix-là, on a raison de parler d'une culture harmonique, et l'on ne saurait trop s'en occuper. Mais autre chose est parler des facultés de l'âme, autre chose est connaître ce que ces facultés sont en réalité. Ceci nous amène tout naturellement à signaler une lacune dans les études de bon nombre d'instituteurs, lacune regrettable, car l'objet qui devrait combler cette lacune, forme justement la base et le principe de la pédagogie.

Avant donc de savoir comment nous voulons faire la culture harmonique de toutes les facultés de l'âme, il est indispensable et *rationnel*, comme on dit, que nous ayons connaissance de ces soit-disant facultés, ou des lois qui président aux fonctions de la vie psychique. Que dire, par exemple, d'un homme qui s'affuble du titre de médecin, et qui prétend guérir nos maladies sans avoir étudié ni le corps humain, ni l'art d'appliquer les remèdes ? Que c'est un *maige* qui court le danger de faire plus de victimes qu'il ne guérira de gens. Eh bien ! que dire d'un pédagogue qui prétend cultiver harmoniquement toutes les facultés de l'âme, s'il n'en a fait aucune étude ? Que c'est aussi un *maige* qui applique dans l'éducation et l'enseignement beaucoup plus de faux moyens que de vrais et d'efficaces. Or, nous pouvons dire, sans crainte de blesser personne, que cette connaissance des fonctions de l'âme et des lois qui y président, manque en général. On parle beaucoup dans les écoles nor-

males, des méthodes, de la manière dont il faut cultiver l'esprit, mais on ne parle pas aussi souvent, et trop superficiellement de l'objet, du fonds qu'il faut cultiver.

La pédagogie de nos jours part encore de cette hypothèse que l'âme possède plusieurs facultés distinctes et qui, semblables aux différents organes du corps, sont chargées de remplir tel genre ou tel groupe de fonctions, selon le besoin. Aujourd'hui, cette hypothèse est passée à l'état d'une croyance presque dogmatique. Cependant, si l'on se donnait la peine d'examiner quel degré de réalité possèdent ces facultés, et si l'on parvenait à découvrir et à se persuader que ces facultés n'existent pas comme on se le figure, nous le demandons, quelle impulsion n'imprimerait-on pas à la marche de la pédagogie ; quelles nouvelles voies, quel avenir ne lui ouvrirait-on pas ? Car enfin, il faut tout dire, l'idée générale que l'on a à l'égard des facultés de l'âme, constituera toujours la plus grande entrave aux vrais progrès et au développement rapide et sérieux de la pédagogie. L'enseignement d'une bonne psychologie serait donc une amélioration capitale à introduire dans les études pédagogiques de nos jeunes instituteurs.

Mais, qu'avons-nous à faire de la psychologie ? diront, en haussant les épaules, certains instituteurs avec dix ou vingt années de pratique. Dans tout le cours de notre activité, nous avons obtenu de bons résultats auprès de nos enfants, sans la science qu'on vient nous prôner ; nous achèverons bien notre œuvre sans cela, et nous formerons de bons sujets. D'ailleurs, l'expérience n'est-elle pas notre meilleur guide, et l'école un livre vivant de psychologie ? L'expérience, voilà le guide infaillible de l'instituteur ! Tout le reste n'est que théorie creuse.

Ha ! voilà encore un grand mot, l'expérience ! Avec l'expérience, vous êtes dispensé d'étudier, dispensé de prendre souci de tout ce qu'on pourra trouver de bon et de nouveau dans le monde pédagogique; reposez-vous sur le doux oreiller de vos expériences ! — Les gens qui raisonnent ainsi (et ils sont nombreux, nous le savons), traitent d'idéologues et d'utopistes ceux qui pensent autrement. Nous permettrons de les appeler à notre tour des esprits étroits, incorrigibles. Pleins d'eux-mêmes et de confiance en leurs propres lumières, ils affectent un superbe dédain pour les découvertes de la science, et pour tout ce qui ne cadre pas avec leurs expériences

personnelles et la somme de leurs idées. C'est ainsi que tel instituteur qui a réussi à faire comprendre la théorie des participes à ses élèves, d'après Noël et Chapsal, traitera le cours de langue du Père Girard d'utopie et de fantasmagorie. Comment pourrait-on se servir d'une grammaire de six volumes, dans une école primaire ! — Toutefois, ce docteur qui tranche d'un mot la question de l'emploi du cours de langue du P. Girard, parce qu'il le trouve tout simplement trop long, parlera en termes relevés de la culture harmonique de *toutes les facultés ;* il trouvera les véritables moyens de faire cette culture dans quelques méchants manuels qu'il tirera de l'obscurité. Il ne verra pas, bien qu'il ait des yeux pour voir, que le cours de langue est le meilleur ouvrage d'après lequel on puisse faire pleine et entière la véritable culture harmonique de toutes les facultés.

Nous proposant prochainement de traiter la question de l'utilité de ce cours de langue, en opposition aux manuels en usage, nous n'en dirons pas davantage pour le moment.

On pourrait croire que nous faisons fi de l'expérience. Dieu nous en garde ! Ce serait une absurdité et une folie. Presque toutes les sciences sont nées d'une infinité d'expériences et d'observations, et ce n'est que par des expériences toujours nouvelles que les sciences se développent et progressent. Nous voulions seulement dire qu'avec l'expérience seule, non soutenue des principes de la science, l'on risque trop de se fourvoyer, et surtout de rester stationnaire. « L'expérience seule émousse l'intelligence des sociétés comme de l'individu en particulier », disait encore l'autre jour M. Stoy, l'un des pédagogues les plus éminents de l'Allemagne. — Les produits de l'expérience sont à la science ce que le chaos a dû être à l'univers actuellement organisé. L'expérience seule c'est l'immobilité, le sommeil de la culture humaine, parce qu'alors elle devient routine ; le routinier ou le prétendu homme de l'expérience ne s'en tient toute sa vie qu'à une certaine somme d'expériences plus ou moins bonnes, acquises ou admises au début de sa carrière, et cela sans s'inquiéter s'il peut y avoir quelque chose de meilleur au-delà. Par contre, l'homme qui croit à la science ne se contentera jamais de ses premières expériences ; sans cesse, il sera stimulé à en faire de nouvelles ; pour lui, l'ennemi du bien, c'est le mieux. — L'expérience constate des faits et des phénomènes sans les comprendre ; elle pose des questions sans y répondre, des problèmes sans

les résoudre ; elle glisse toujours à la surface des choses sans s'en rendre compte. C'est pourquoi une pédagogie sans psychologie ne saurait jamais être qu'un grossier empirisme qui procède en tâtonnant, confusément, et le plus souvent sans connaissance de cause. Jamais elle ne saurait donner ce coup d'œil juste si nécessaire à l'éducation, ni cette connaissance intime du fonds qu'il doit cultiver: l'âme de l'enfant. L'on peut dire que la psychologie est l'œil de la pédagogie. Par elle, les actions et les phénomènes psychiques ne nous apparaissent plus comme des mystères insondables ; ils nous deviennent au contraire intelligibles et clairs. De là, moins de tâtonnement et plus d'assurance dans le choix des moyens que nous ferons pour réaliser la culture de l'âme ; de là encore, moins de danger d'appliquer des moyens qui produisent quelquefois des effets tout-à fait contraires à ceux que nous espérions ; de là enfin, plus de logique, plus d'unité dans le plan et la marche de notre enseignement. — La psychologie connaît, la pédagogie exécute ; de sorte que pour bien exécuter, il faut bien connaître. *(A suivre).*

Correspondance.

M. Paroz, Directeur de l'école normale libre de Grandchamp et non de l'école normale de Lausanne, comme le disait par erreur un journal étranger, nous a adressé une longue lettre relative à la critique de son ouvrage publiée par l'*Educateur*. Nous en insérons la partie la plus intéressante.

Grandchamp, le 8 mars 1870.

Monsieur le rédacteur,

Vous avez consacré à l'examen de mon *Histoire universelle de la pédagogie* plusieurs articles que j'aimerais à faire suivre de quelques explications. Mais je dois tout d'abord vous remercier de votre critique éclairée et de vos remarques judicieuses et bienveillantes. Vous dites que plusieurs les ont trouvées sévères. J'aime à vous dire que je ne suis pas de ce nombre. Il n'y a que les éloges que vous m'avez donnés que je ne puisse accepter sans réserve; mais c'est là un point sur lequel il n'est pas reçu que les auteurs fassent des réclamations. Dans ce cas particulier, j'y ai vu l'un de ces nombreux témoignages d'intérêt que vous n'avez cessé de me donner, comme pour m'encourager, dès mon entrée dans la carrière de l'enseignement.

Un mot d'abord sur les lacunes que vous avez signalées. Quand on

écrit un livre, on ne peut pas toujours développer son sujet in extenso et *con amore*, surtout lorsqu'on n'a pas quelques milliers de francs à sacrifier, un temps considérable à sa disposition, et qu'il faut d'ailleurs compter avec la bourse, le goût et le degré de culture du public que l'on veut atteindre. J'ai souvent reculé devant l'achat de tel ou tel livre qui eût pu me fournir encore quelque renseignement, ou devant l'étude de tel ou tel auteur intéressant, mais d'une importance secondaire, ou devant l'exposition de tel ou tel système, qui avait fait quelque bruit, mais qui était tombé sous le feu de l'épreuve. J'ai eu des combats d'un autre genre encore. M. Larousse, qui a publié des fragments de mon histoire dans son *école normale*, s'était arrêté court devant *Luther*. Il m'écrivait : je n'ose pas publier ce chapitre : songez que nous entrons dans 400 couvents ! !.. Tant mieux, pensai-je ! Mais en attendant, il fallait prendre une décision. M. Larousse, qui est libéral dans ses principes, et homme d'esprit, accepte enfin Luther, sur mes instances, moyennant quelques précautions oratoires, qui sont restées dans le premier alinéa, (pages 104 et 105) et un post-scriptum, qu'il fit lui-même ; et le navire ainsi frêté, entra dans le port et y vint prendre sa place à peu de distance de celui des Jésuites. Venait la grave question de la publication, qui a une large part d'influence sur la forme de l'ouvrage. Les livres de pédagogie ne sont pas populaires en France. De fort bons ouvrages ne se sont pas vendus. Pour réussir, il fallait passer par la *filière* des grands éditeurs, qui ont le monopole des livres d'instruction et d'éducation. Mais ces éditeurs sont peu accessibles aux auteurs qui n'ont pas une réputation déjà faite ou de l'argent à leur offrir. Une haute protection pouvait seule m'accréditer auprès de l'un d'eux. Heureusement, j'en trouvai une. Ce qui n'empêcha pas mon éditeur de réduire mon manuscrit, qui comptait un million de lettres, à 800,000, afin d'arriver à un volume in-12, de 500 pages et du prix de 4 francs. De plus, je dus prendre l'engagement de placer 500 exemplaires en Suisse.

Je passe maintenant à quelques points particuliers.

Sans critiquer la distinction de trois courants dans la pédagogie moderne, vous avez trouvé que quelques pédagogues auraient pu être placés dans un autre courant. Cette remarque est juste, et je l'ai faite moi-même, (page 184) en particulier pour Comenius et Hermann Franke. Ce qui m'a engagé à placer ces deux hommes dans le courant philosophique, plutôt que dans le courant protestant, c'est que leur pédagogie n'est pas aussi rigoureusement ecclésiastique que celle des pédagogues protestants du 16e siècle, et que l'un par ses méthodes d'enseignement, l'autre par l'introduction de la langue allemande et le développement des études réales, ont contribué puissamment à la transformation de l'école et aux progrès de la pédagogie. Sous ma plume, le mot de philoso-

phie n'est pas opposé à christianisme. Les pédagogues du courant philosophique ont travaillé à soumettre l'éducation aux besoins divers de la vie et aux lois de la nature humaine, ce qui peut se faire du point de vue chrétien tout aussi bien, ou mieux encore, que du point de vue panthéiste au déiste. A ce titre, sans doute Fénelon, appartient bien un peu au courant philosophique; mais il y aurait eu quelque inconvénient à le séparer des catholiques.

La classification des pédagogues allemands que vous critiquez, n'est pas de moi. Je l'ai prise dans Carl Schmid et Charles de Raumer.

Les classifications sont toujours difficiles en histoire. Vous me faites par exemple observer, et cela avec raison, que le père Girard que je place parmi les pédagogues français, a tiré ses principes de l'Allemagne. Oui, sans doute. Mais l'Allemagne avait déjà subi l'influence de Coménius, slave d'origine, de Rousseau (par l'école de Basedow, le philanthrope) qui était de Genève, et elle subissait alors surtout l'influence des idées de Pestalozzi. Les idées font de curieux voyages et on les retrouve souvent bien loin de leur point de départ.

Vous vous plaignez un peu, dans votre dernier article, de ce que j'aurais dit que la suppression de l'enseignement mutuel du père Girard, à Fribourg constituait un progrès. Si vous voulez bien relire ce que j'ai écrit sur ce sujet (page 444), vous trouverez que nous ne sommes pas loin d'être d'accord. J'ai dit « qu'*en principe* la décision prise de remplacer l'enseignement mutuel par l'enseignement du maître, était un progrès, mais qu'en fait et dans l'esprit qui l'avait dictée, c'était le renversement de l'œuvre du père Girard. » Dans ce cas particulier, les jésuites n'ont pas employé un mauvais moyen pour arriver à un bon but; mais ils ont employé un bon moyen pour renverser une très belle œuvre d'éducation. Ou bien, pensez-vous que l'enseignement mutuel soit préférable à l'enseignement par le maître ? Je ne le pense pas.

Je termine par l'observation qui m'a été le plus sensible. Vous avez été surpris de ne pas trouver dans mon histoire un paragraphe consacré à la pédagogie de Jésus-Christ. Je pourrais dire, pour m'excuser, que les auteurs que j'ai étudiés ne renferment rien ou presque rien sur cette pédagogie et que les principes évangéliques sont répandus partout dans mon histoire. Mais je sens que cela ne détruit pas votre observation. Je le sens d'autant mieux que j'ai souvent réfléchi au sujet que vous avez signalé. Il y a, en effet, une pédagogie de Jésus-Christ, et cette pédagogie doit nous dire ce que renferment ses enseignements à la fois si simples et si profonds, si sobres de paroles et si riches dans leurs applications, si éloignés de tout esprit de contrainte, et pourtant si puissants pour subjuguer les cœurs et pour opérer à travers les siècles, de si étonnantes et si bienfaisantes tranformations au sein de l'humanité ! Au-des-

sus de la nature, le Sauveur est bien la force la plus étonnante et la plus réelle qui existe en éducation. Relier ces deux termes (la nature et la grâce), les harmoniser, les fondre dans un même système, les fonder sur la même base psychologique, voilà le problème qui se pose, dans l'état actuel de nos connaissances, à tout pédagogue chrétien qui voudra écrire une pédagogie du Sauveur. Quand j'ai écrit mon histoire, je n'étais pas encore préparé à aborder ce sujet, et d'ailleurs il m'eût fallu trop sortir de mon rôle d'historien. Mais j'entrevois toujours mieux les éléments de ce travail, et si mes loisirs me le permettent, j'espère pouvoir m'en occuper un jour.

Recevez, Monsieur le rédacteur, mes salutations les plus respectueuses.

J. Paroz.

Nous recevons de M. Jules Sandoz, ministre et professeur, les lignes suivantes relatives à la thèse de la séparation de l'Ecole et de l'Etat, plaidée, l'année dernière, par l'éloquent conférencier. M. Sandoz n'oublie qu'une chose; c'est que *l'Educateur* n'a combattu que la séparation de l'Ecole et de l'Etat et non point l'influence du christianisme à l'Ecole, partageant sur ce point les idées de M. Naville, qui sont celles de Girard et de Pestalozzi. Il ne nous a pas paru (*jusqu'ici du moins*) que pour sauver cette influence, menacée par une intolérance d'un nouveau genre, il fût nécessaire de recourir à un antidote aussi funeste en soi que la séparation de l'Ecole et de l'Etat, c'est-à-dire de ce que nous considérons comme le triomphe de l'esprit de caste, de secte, de coterie, de l'individualisme excessif dans l'Ecole.

A. D.

Neuchâtel, 6 avril 1870.

Monsieur le Rédacteur,

Il n'est pas de plaisir plus élevé et plus pur que d'entendre ses propres idées, et surtout ses convictions les plus chères, exprimées par une bouche étrangère avec une éloquence que soi-même on n'aurait pas.

Ce plaisir, je viens de le savourer, en lisant dans le supplément au nº 9 de *la Liberté chrétienne* de Genève, un discours de M. Ernest Naville sur l'Ecole chrétienne. L'éminent orateur y développe avec la profondeur de pensée qu'on lui connaît une thèse que je me suis efforcé de poser et de défendre dans des conférences publiques comme dans des articles de journaux. C'est le grand principe de la séparation de l'Ecole et de l'Etat, et du devoir pour tous les hommes de convictions religieuses, de repousser énergiquement le système tant préconisé aujourd'hui, de *l'enseignement religieux distinct des autres branches d'instruction.*

Vous avez vous-même, l'an dernier, combattu dans *l'Educateur* les

idées que j'avais émises sur ce sujet dans une conférence publique. Je n'ai pas répondu alors, persuadé que tôt ou tard d'autres voix, mieux autorisées que la mienne, s'élèveraient pour plaider la même cause, non point au nom d'un fanatisme sectaire que j'abhorre, mais au nom du bon sens, au nom d'une pédagogie rationnelle, au nom surtout de la conscience.

Me permettrez-vous aujourd'hui d'attirer l'attention de vos lecteurs sur le discours de M. Naville, qui, je l'espère, paraîtra bientôt en brochure? Me permettrez-vous plus que cela? Accorderez-vous dans vos colonnes une place à quelques citations qui me paraissent de nature à frapper tous les esprits?

Je n'ai nullement l'intention d'ouvrir par ce moyen une discussion, que je n'aurais pas le loisir de poursuivre. Je voudrais simplement faire partager à d'autres la jouissance intellectuelle et morale que je viens d'éprouver.

C'est dans cette pensée, Monsieur le Rédacteur, que je vous prie d'agréer l'assurance de ma parfaite considération. Jules SANDOZ.

Après avoir établi que *l'Ecole chrétienne* est la seule logique, et rationnelle au point de vue de l'enfant, que ses parents entendent élever dans des conditions sérieusement religieuses, M. Naville s'attache à démontrer que les maîtres n'ont pas moins besoin de cette franchise de position. Et tout d'abord il rappelle quelle a été et quelle sera constamment la source de l'action puissamment bienfaisante des hommes qui se consacrent vraiment à la sainte mission de l'éducation. Les exemples suivants sont d'éloquentes réponses à la question posée :

Le 12 juillet 1429, mourait, dans un faubourg de Lyon, un homme âgé de soixante-six ans, qui instruisait avec prédilection les enfants des pauvres. Il ne réclamait qu'un seul salaire, c'est que les petits répétassent chaque jour avec lui cette prière : « Mon Dieu, mon Créateur! ayez pitié de votre pauvre serviteur Jean Gerson. » Un jour, il rassembla les enfants comme à l'ordinaire; le lendemain, le *pèlerin* (c'est ainsi qu'il aimait à se désigner) avait achevé son voyage en ce monde, et les petits répétaient sur sa tombe : « Seigneur Dieu, ayez pitié de votre pauvre serviteur Jean Gerson. » Or, Jean Gerson, chancelier de l'Université de Paris, avait été mêlé aux plus grandes affaires de son temps dans l'Eglise et dans l'Etat; sa renommée avait rempli l'Europe, et à l'âge de cinquante-six ans il s'était retiré à Lyon, s'était voué à l'enseignement des enfants, et avait consacré dix ans à cette tâche. Il est un de ceux auxquels on attribue le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Je franchis deux siècles. En 1651, naissait à Reims un enfant nommé de La Salle. Il appartenait à une famille riche, mais honnête. (J'ai lu, ce matin, dans la biographie d'un homme célèbre : « Il naquit de parents pauvres, *mais honnêtes*. »

La formule que j'emploie a autant de raisons d'être que celle-là.) Son père faisait partie de ce qu'on appelait en France *la noblesse de robe*. La Salle se prit d'un vif amour pour les enfants pauvres, et consacra sa vie à les instruire et à leur préparer des instituteurs. Il réunit, dans ce but, un certain nombre de jeunes hommes, qu'il soumit à une discipline sévère qu'il s'imposait à lui-même. Au bout de quelque temps, il s'aperçut que ces jeunes hommes n'étaient pas contents ; le zèle languissait, des signes d'impatience se laissaient voir : on murmurait tout bas. La Salle obtint, enfin, l'explication d'un état de choses qui l'alarmait pour la réussite de ses plans. Les élèves-régents lui tinrent à peu près ce langage : « Vous vivez comme nous, à la vérité ; tout ce que vous nous demandez en fait de renoncement, de vie laborieuse et dure, vous le pratiquez. Mais nos situations sont bien différentes. Quand vous aurez assez de ce genre de vie, vous avez des terres, de riches bénéfices qui vous attendent ; tandis que nous, nous n'avons que la misère en perspective. » Que faut-il faire? se demanda La Salle. Il réfléchit, hésita, pria, et sa résolution fut prise. Il alla trouver l'évêque du diocèse, se démit entre ses mains de charges lucratives, et se décida à se dépouiller de ses biens personnels. Il voulait fonder une œuvre ; il était indigné d'employer son argent en faveur de cette œuvre. Des amis sages le lui conseillaient. Il ne le voulut pas. Une famine affreuse avait désolé la France (on était en 1684) ; il distribua tous ses biens aux pauvres, et n'en réserva pas un sol pour son institution, afin « qu'une œuvre destinée aux pauvres fût fondée sur la pauvreté. » Il revint alors à ses jeunes mécontents, et put leur dire : « Maintenant, je suis comme vous. » Les murmures cessèrent, et ce jour fut une grande date dans l'histoire de l'éducation.

Prenons un exemple plus rapproché de nous. Notre patrie suisse a produit un homme dont il est difficile de lire la vie sans verser quelques larmes, si l'on est capable de pleurer ; je veux parler de Pestalozzi. Intelligence supérieure, cœur passionné pour le bien, mais âme d'enfant. Incapable de se faire aux réalités de la vie pratique, et de se défaire des hommes qui exploitaient son génie et sa renommée, Pestalozzi offre l'exemple d'un des dévouements les plus complets qui existent dans les annales de l'histoire. Il épuisa sa vie en tentatives ardentes pour élever le niveau moral du peuple, et pour faire de l'enseignement de l'enfance une véritable éducation des âmes. Formé d'abord sous l'influence de l'esprit dominant du XVIIIe siècle, il chercha de plus en plus l'esprit de la force dans la foi et l'espérance des chrétiens. Battu, comme un vieux marin qui a fait souvent naufrage, on le trouve à l'âge de soixante-douze ans faisant ce qu'il avait fait toute sa vie, c'est-à-dire ouvrant une école. Il réunit ses collaborateurs dans le hameau de Clindy, près d'Yverdon, et leur adressa ces paroles : « Frères et amis ! dans le jour so-
» lennel où j'ouvre cette école, dans ce jour où la pensée de la mort et de l'éter-
» nité se réveillent particulièrement en moi, où je considère la misère de cette
» vie, celle de la mienne en particulier, l'immortelle valeur de notre existence à
» venir, où je me sens ranimé par la foi et par l'amour, je me présente à vous ;
» je vous demande de ne point me considérer dans les faiblesses et les fautes de

» ma vie, dans la nullité de mon passage sur la terre, où si souvent, semblable au » roseau, j'ai été sous vos yeux abattu, agité par le souffle des vents déchaînés, » ou prêt à m'éteindre comme une lampe qui manque d'huile.... Toutes les diffi- » cultés de la vie s'évanouissent par la fermeté de notre foi en Christ, et par la » douceur de son amour divin. Nul ne peut dire : « Christ ne m'a point aimé ; » Christ n'est point mort pour moi. Il a appelé chacun de nous ; il est mort pour » nous tous.... » Amis, frères, si nous nous aimons les uns les autres, comme » Christ nous a aimés, nous vaincrons tous les obstacles qui se dressent entre » nous et le but de notre vie, et nous serons capables de fonder notre maison sur » le roc que Dieu lui-même a établi pour le bien de l'humanité tout entière, sur » Jésus-Christ, notre divin modèle. »

Telles sont les trois vies que j'ai choisies pour exemples. Il a existé, il existe encore de nobles dévouements pour la cause de l'enseignement primaire, de l'enseignement des petits. Où se sont alimentés ces dévouements ? A la source de la foi, de la pensée que, vis-à-vis de l'enfant, l'œuvre du maître est de le préparer pour la vie immortelle. Enlevez ce mobile, il reste certaines sources de dévouements, je n'entends pas le nier ; il reste l'amour du pays, le goût naturel du bien, l'amour de l'humanité ; mais la grande source, la source maîtresse, sera tarie, et si on en fait l'expérience, on ne s'en apercevra que trop. Lorsque l'enseignement sera complétement séparé de l'influence religieuse, le Corps enseignant s'abaissera, parce que vous aurez fait de la plus haute des vocations un métier ingrat et pénible. Sachez-le bien, en effet, il est dur d'être maître d'école ; il est dur de passer cinq ou six heures enfermé, non pas à travailler le plomb, l'or ou l'argent, qui se laissent faire, mais à travailler des enfants indiscrets, fatigants, indisciplinés. Quelle est la mère de famille qui dirige les siens sans éprouver jamais de fatigue, sans céder jamais à l'impatience ? Elle est la mère pourtant ; elle n'a que ses propres enfants sur les bras, et elle s'en décharge une partie de la journée. Oui, la direction d'une classe est un métier pénible. Si vous lui enlevez le reflet céleste, si vous empêchez le rayon divin d'illuminer et d'ennoblir l'humble salle d'école, vous verrez, je le répète, le Corps enseignant s'abaisser, et l'enseignement souffrir.

Plus loin, après avoir montré combien la séparation absolue de l'enseignement religieux et de l'instruction ordinaire dans l'Ecole est funeste, et pédagogiquement impossible ou absurde, M. Naville résume admirablement les traits essentiels de la vocation d'instituteur, comprise comme œuvre de dévouement de haute philanthropie et de patriotisme éclairé :

Passez en revue toutes les œuvres bonnes, vous serez toujours renvoyés à l'éducation comme à la source même à laquelle il faut remonter. Toujours les hommes qui se préoccupent sérieusement du bien public nous montrent l'Ecole ; mais laquelle ? Non pas l'Ecole où l'on enseigne seulement l'arithmétique, la grammaire française, l'arpentage, et même les éléments du droit constitutionnel. Tout cela

doit être enseigné aussi bien que possible ; il faut que l'enfant apprenne ce qui lui sera nécessaire de savoir ; mais l'instruction bornée aux éléments de cette nature n'est que le corps de l'Ecole, ce n'est pas son âme. L'âme de l'Ecole est contenue dans le sens profond de ce beau mot de la langue française : « *Elever* l'enfant. » L'enfance est naturellement religieuse ; elle ne demande qu'à ouvrir ses ailes et à prendre son vol. Ce vol, il faut le guider pour qu'il se dirige vers les régions supérieures. Mais, refuser à l'enfant les horizons célestes, couper ses ailes naissantes, ce n'est pas l'élever, c'est l'abaisser. Elever l'enfant, c'est diriger son regard au-dessus des scènes passagères de ce monde, où tout s'écoule comme l'onde, vers la durable éternité. C'est l'élever au-dessus des réalités visibles de la nature et des faits de l'histoire à la contemplation du Père céleste, dont la nature raconte la gloire et dont la conscience fait entendre la voix. C'est l'élever au-dessus des découragements, qui parfois atteignent déjà le premier âge, par la pensée du Sauveur charitable, toujours prêt à accueillir les petits, et qui ne veut pas éteindre le plus faible des lumignons qui fument encore.... C'est l'élever au-dessus des faiblesses de la nature en lui montrant la source du secours, en lui apprenant à faire monter sa prière vers le ciel pour qu'elle en redescende en rosée de bénédiction. C'est l'élever au-dessus de la sphère étroite de son égoïsme et de l'intérêt exclusif de la famille, pour le faire entrer dans les voies larges de la charité, en lui dévoilant les plans de l'amour divin et la part assignée à chacun dans le travail de tous.

Elever l'enfant, le prendre sur la terre pour lui imprimer un mouvement d'ascension vers le ciel, c'est la tâche que doit commencer la famille, que doit continuer l'Ecole, et que doit poursuivre l'Eglise jusqu'au jour où elle dépose dans le cercueil, avec les paroles de la foi, du pardon et de l'espérance, la dépouille déjà refroidie, qui ne fut que la demeure passagère de l'âme immortelle. Il n'est pas sous le soleil d'œuvre plus grande, plus digne du concours des hommes de bonne volonté.

ANECDOTE SCOLAIRE.

— Un noble instituteur du canton de Berne, dont nous regrettons de ne pas savoir le nom, raconte dans le *Berner-Schulblatt* le trait suivant, aussi honorable à celui qui en est l'objet qu'à notre célèbre pédagogue Fellenberg :

« C'était le jour de l'an 1838. Voilà que le facteur m'apporte un grand paquet dont la vue m'eût effrayé, si le mot de *franco* n'avait chassé ma frayeur. Quel libraire, pensais-je, peut donc avoir la malencontreuse idée d'envoyer des livres à un pauvre régent à 34 écus par an, y compris l'obligation de fournir le bois de chauffage pour l'école. Mais les libraires, ajoutais-je exprès même, ne sont pas si pressés d'affranchir leurs envois. Voyons donc ce que contient celui-ci, et je me hâtai de défaire le paquet ; il contenait les œuvres complètes de Schiller en 9 volumes, avec le billet suivant : « Hofwyl, le 17 décembre 1837. A mon cher ami

H., dans son vallon solitaire, en preuve que ses amis de Hofwyl ne l'ont pas oublié. » A la réception de cette lettre, je sautai de bonheur, pleurai et ris tout à la fois. La main dont j'avais reçu tant de bienfaits s'était ouverte encore une fois. M'étant un peu remis, j'écrivis aussitôt sur la feuille blanche du livre qui précède le titre, ces mots de reconnaissance : « Souvenir bien cher de mon bienfaiteur de Fellenberg....

» Quand ces lignes me tombent aujourd'hui sous les yeux, je ne saute plus de joie ; les larmes me viennent aux yeux en les lisant et mon cœur se serre à la pensée de celui que je ne puis plus revoir. »

CHRONIQUE SCOLAIRE.

VAUD. — *La Suisse romande,* feuille politique rédigée avec beaucoup de talent, par M. Eytel, a fait l'honneur à *l'Educateur* de lui emprunter l'article relatif à l'opinion d'Alexandre de Humboldt sur *la Multiplicité des objets d'enseignement ;* mais nous eussions aimé que *la Suisse romande* eût indiqué la provenance de cet article.

— Le nombre total des membres de la Société protectrice des animaux s'élève à 1,300. Un Comité central siége à Zurich sous la présidence de M. Wolf, l'habile astronome. Un Congrès international a siégé dans cette ville.

NEUCHATEL. — Le compte-rendu de l'institution des Billodes nous apprend que M. *Favre* a été remplacé comme directeur par M. Nouguier et donne de justes regrets au départ de ce chef zélé. Le compte-rendu nous apprend aussi que les dons se sont élevés à plus de 8,000 fr., y compris un nouveau don de 1,000 fr. de Mme *Girard,* de Vienne, de Neuchâtel (ville), Colombier, Serrières, de la Montagne et du Jura bernois (Môtiers-Grandval). M. Théodore Halwyl avait fait cadeau de 250 exemplaires de son ouvrage, intitulé : *Morale chrétienne.* Ces exemplaires, mis en loterie, ont rapporté une somme considérable.

M. le Dr Lardy continue à vouer ses soins empressés à l'établissement. M. *Jules Grandjean* a mis de nouveau quelques wagons à la disposition des adultes et des enfants des Billodes. A Grandchamp, un excellent repas leur a été offert par la famille *Bovet.* Dieu bénisse tous ces bienfaiteurs de l'humanité souffrante.

— Le Jury nouvellement élu pour diriger les examens d'admission au brevet d'instituteur primaire, a procédé au commencement du mois d'avril à l'examen de 48 aspirants et aspirantes (18 aspirants et 30 aspirantes). Jamais pareil nombre de candidats ne s'était présenté. Jamais non plus les résultats n'ont été aussi favorables. Sur ces 48 candidats 28, c'est-à-dire 11 aspirants et 17 aspirantes, ont reçu le diplôme de premier degré. Un seul n'a obtenu que le brevet de troisième. Ce sont là des résultats réjouissants qui constatent un progrès réel dans l'instruction publique. D'après les changements introduits dans l'organisation des examens, un programme détaillé des connaissances exigées des aspirants

et aspirantes, devra être rédigé et publié prochainement et servira de norme aux épreuves futures.

Saint-Gall. — *La Schweizerische-Lehrer-Zeitung* paie un juste tribut d'éloges à la mémoire de M. le doyen Wirth, mort le 15 octobre dernier, et qui a rendu, pendant une longue suite d'années, de 1824 à 1870, les plus grands services à l'éducation populaire par son talent organisateur et un génie de détails étonnant. Les nouveaux édifices scolaires sont, pour ainsi dire, son œuvre. Depuis 1839, M. Wirth remplissait les fonctions de président du Conseil des écoles urbaines.

Fribourg. — Le Comité cantonal de la Société des instituteurs a choisi les trois questions suivantes pour faire l'objet des délibérations de l'assemblée générale qui aura lieu à Morat, la veille de la grande réunion de Neuchâtel, en août 1870 : « En quoi la position sociale de l'instituteur dépend-elle de lui-même ?— Quelle serait l'attitude que devrait prendre le Corps enseignant fribourgeois en présence du mouvement centralisateur qui se fait jour en Suisse, au point de vue de l'instruction publique ? — Les expositions scolaires remplissent-elles leur but ? Quels en sont les désavantages ? »

Genève. — Il paraît dans cette ville depuis le 1er janvier *une Revue semi-mensuelle d'économie, d'histoire et de statistique,* rédigée par M. Martello, professeur italien établi dans cette ville. Traitant la question de l'émancipation de la femme, et à propos de la revendication des droits politiques pour le sexe, M. Martello a reproduit les lignes suivantes de Mme Kraft-Bucaille, auxquelles souscriront pleinement tous les vrais amis des droits bien entendus et naturels de la femme :

« Nous perdrions en influence privée ce que nous gagnerions en influence publique. La rudesse de l'autorité légale nuirait à la douceur de notre autorité du foyer. L'idéal du bonheur pour une femme n'est pas de devenir le camarade, le collègue de l'homme. »

Thurgovie. — M. Thomas Scherr, ancien directeur de l'Ecole normale de Zurich, s'est éteint à Emmishofen, où il s'occupait depuis plusieurs années d'agriculture. La Suisse perd en lui un de ses pédagogues les plus célèbres et un des hommes qui ont le plus contribué à la formation de la jeune école. M. Scherr, né en 1801, est mort le 13 mars dernier, et avait ainsi l'âge de 69 ans. *L'Educateur* publiera une nécrologie de cet homme d'école remarquable.

France. — Les instituteurs primaires reconnaissants envers l'empereur de ce qu'il a fait pour eux à l'époque de l'Exposition, ont fait frapper une médaille commémorative qu'une délégation est allée présenter à Sa Majesté le 13 mars dernier. L'impératrice et le prince impérial ont assisté à la cérémonie. La médaille offre les trois profils, de l'empereur, de l'impératrice et du prince impérial. On y voit un portique indiquant, en quelque sorte, le seuil d'une vie nouvelle, avec ce mot : *Enseignement*. L'exergue porte : *Les instituteurs reconnaissants.*

— *Un journal populaire de musique et de chant* paraît à Paris depuis le mois de janvier sous la direction de M. Francolin, qui a bien voulu nous grati-

fier de sa feuille paraissant, comme la nôtre, tous les quinze jours. Chaque numéro contient une théorie, des exercices, un guide des maîtres et des élèves, airs et chœurs pour les orphéons et une chronique.

Belgique.—Le *Fortschritt* (Progrès), organe des instituteurs luxembourgeois, se plaint que dans la petite géographie de Drioux, imprimée à Paris en 1869, on représente encore le Luxembourg comme une province de Hollande, et que ce pays figure dans l'Atlas de cet abbé avec les couleurs de ce royaume. Dans l'Atlas *modèle* de Drioux, la France est représentée par trois cartes; l'Allemagne et les pays voisins sont confondus dans une seule carte de l'Europe centrale. C'est cependant dans ces ouvrages que les filles de Luxembourg et de bien d'autres contrées apprennent l'histoire et la géographie de leurs pays.

Angleterre. — La loi protectrice des animaux est appliquée dans ce pays avec rigueur. Un individu ivre qui avait jeté un petit chien dans le feu et un chat dans une chaudière d'eau bouillante, a eu beau alléguer son état d'ébriété; il a été condamné à six mois de travaux forcés : trois mois pour chaque animal martyrisé.

Etats-Unis. — Le séminaire théologique des Baptistes de Chicago a acheté la riche bibliothèque du célèbre théologien Hengstenberg, évaluée à 33,000 volumes. C'est ainsi que le Nouveau-Monde s'enrichit au dépens de l'Ancien.

Le Rédacteur en chef, Alex. Daguet.

Institution Besançon, aux Rosiers

Maupas, 15 B, Lausanne.

M. J. Besançon, *professeur de grec au Collége cantonal*, recevra encore quelques élèves fréquentant cet établissement ou l'école industrielle. Il offre aux parents les ressources nécessaires pour préparer les élèves et faciliter leurs études par des répétitions à domicile pendant toute l'année. Le prix de la pension est modéré et comprend les répétitions.

Surveillance attentive. Vie de famille. Demeure confortable et grands jardins. S'adresser à M. *J. Besançon*, à Lausanne.

Manuel employé avec le plus grand succès en Suisse et en Allemagne !

NIGGELER

Inspecteur de gymnastique du canton de Berne.

MANUEL DE GYMNASTIQUE

POUR LES ÉCOLES DE GARÇONS ET DE FILLES

traduit par

J.-L. Lochmann et F. Dufresne

Professeurs de gymnastique.

Un beau volume in-12, de 472 pages. — Trois parties : *la Gymnastique dans les écoles primaires*, — *la Gymnastique dans les écoles secondaires*, et *Jeux de gymnastique*. — Prix : 4 fr. (remise sur un certain nombre d'exemplaires). — S'adresser à la Rédaction du *Gymnaste*, à Vevey.

Prix réduit pour les instituteurs de la Suisse romande : 3 fr.

NEUCHATEL. — IMPRIMERIE G. GUILLAUME FILS.